

Le djûene bouêbe è sai vèye djement à Mairchie-Concoué

In cop de pus, i vint vés toi mai Flora, po me confiais è toi, c'ment i l'fais quasi tos les djoués. Te sais che bin m'écoutaie, tiaind i m'pends en ton cô, qu'te pôse ta tête tchu mon épâle. I m'sens hêyrou èt s'vent i rébie qu'é tchaigrîn m'é fait v'ni. I aime te çhai-ti, poche que i sais qu't'en é aïtot fâte. Et tiaind i ai vidie mon tiûere, aivo ton meuté te sais che bin pâre le moéché de pain qu'à dains lai baigatte de mon d'vaintrie, qu'i n'rêbie djemais de t'aïpoéçhaie aïchi in ou dous moéchés de socre. C'ât çò qu't'ainme le meu, aivo ton copat d'aivoinne.

È fat qu'i te dieuche : cte vâprée, i veut montais tchus le dôs de tai baichatte, lai Fanny, et nos vlan ritaie aivo les âtres, faire le païcoué. Po moi, c'ât le premie còp. Lai Fanny lé dje fait l'année péssée aivo note Djules. Ès sont airivès premies, mains note Fanny était môve de tchâd è biaintche d'étième.

I te fait serdgeint qu'i ne veut pe i fotre des còps de rimes ; èlle ne le mérite pe. C'ment toi sai mère, èlle ât dgentille. Èlle fait tot çò qui i d'mainde. Èlle ainme ritaie : i veut bin m'aigrîmpaie aïprès sai còme po n'peut tchoire è i veut brâment i djâsaie po l'encoraïdgie, mains i n'veus'p lai fouéchie.

Che nòs n'sont'p dains les premies, çoli veut m'faire in pô mâ à tiûere bin chur, poche qu'i s'ròs bin fier de diaïndgnie aivo lée. Mains te sais Flora, i ainme enroué meu être lai drie di p'loton que d'lai bregandaie et d'l'éroyenaie. I l'ainme trop po i faire çoli.

Aïprès lai course, i n'veus'p mainquaie de v'ni te contaie c'ment nòs s'sont compoéçhés, tai Fanny et moi.

En lai fin de lai djoûènée, çï Mairchie-Concoué sré fini po nòs. C'ât moi qu'daït te r'condure en l'hôtâ, aivo tai p'tête poutratte Bichette, qu'é ènne meinme bassenure que toi, è que vint aidé vés moi po eur'cidre des câlin'ries.

I veus pâre è traïvie les tchaimpois po être tyitte d'être chus les vies, chutôt que tai Bichette è in pô pavou des guimbardes. Toi Flora, t'en é aivéjie dâs tiaind te sais traivaïyie. C'ât aidé toi qu'ât aïpiaïyie en lai tchairatte po condure le laïc en lai fruitière. C'ment ès sont heyerous de vouère encoué in tchvâ aïpiaïyie, ès te bèyant aidé quéques loit-cheries. Te n'vlòs'p païtchi sains aivoi r'ciè ton socre et t'être fait cajolaie pai lai baichatte di frutie qu'ât di meinme aïdge que note Maiyanne et sai moiyoûe caim'rade.

Mai mère m'é contaie qu'c'était dje toi Flora qu'était aïpiaïyie en lai bèlle tchairatte, tote bin gairni de ciours, le djoué de son mairiaïdge. Lée tchus lai sitze de d'vaint, tot en biainc, â londg de son père, sai mère et les âtres derie, tus aivò les vêtures des grandes fêtes.

Aïprès lai mâsse di mairiaïdge, son père les é prie paït lai main, son hanne et lée. En v'niant vés toi, è y diét : «*Voilà baichatte ton crôma de mairiaïdge : tai Flora que t'ainme tarot, aivo lai tchairatte. Vos en airèz tieusain ; c'ât ènne boinne bête. Èlle veut vòs bèyie in polon quasi tchèque bontemps.*»

C'ât dînche que t'és fait païtchie d'lai famille, d'vaint nòs les afaints, et c'ât encoué toi qu'était aïpiaïyie po allaie â motie po nòs iy bap-taïyie.

Te vois : po moi, t'és aidé fait païtchie d'mai vétiaïnce. Che pé te poyòs pailaie, te poròs tot me confiaie. Tai djoue à bon-temps, aïprès cés mois péssés en l'étaïle, de poyaie ritaie enson les tchaimpois d'aivò ton polon. Ton grand tchaigrîn l'herbâ tiaind qu'te r'vins d'lai foire voué ton polon ât vendu. Duraint des djoués, te heûne po dire tai seuffrance poche que tot c'ment nòs, t'és in tiûere que bait et seuffre.

■ Lai Tchandelatte

Le jeune garçon à sa vieille jument au Marché-Concours

Une fois de plus, je viens vers toi ma Flora, pour me confier à toi comme je le fais presque tous les jours. Tu sais si bien m'écouter quand je me pends à ton cou, que tu poses ta tête sur mon épaule. Je me sens heureux et souvent j'oublie quel chagrin m'a fait venir. J'aime te flatter, car je sais que toi aussi tu en as besoin. Et quand j'ai fini de vider mon cœur, tu sais si bien avec ton museau prendre le morceau de pain dans la poche de mon tablier, que je n'oublie jamais de t'apporter aussi un ou deux sucres. C'est ça que tu aimes le mieux, avec ta mesure d'avoine.

Il faut que je te dise : cet après-midi, je vais monter sur le dos ta fille, la Fanny, et nous voulons courir avec les autres, faire le parcours. Pour moi, ce sera la première fois. La Fanny l'a déjà fait l'année passée avec notre Jules. Ils sont arrivés premiers, mais notre Fanny était mouillée de chaud et blanche d'écume.

Je te promets que je ne vais pas la cravacher ; elle ne le mérite pas. Comme toi sa mère, elle est gentille. Elle fait tout ce qu'on lui demande. Elle aime courir : je vais bien m'agripper à sa crinière pour ne pas tomber et je vais lui causer, l'encourager, mais je ne la forcerai pas.

Si nous ne sommes pas dans les premiers, cela me fera un peu mal au cœur bien sûr, parce que je serais bien fière de gagner avec elle. Mais tu sais, Flora, j'aime encore mieux être le dernier du peloton que de la brigander et de l'éreinter. Je l'aime trop pour lui faire cela.

Après la course, je ne manquerai pas de venir te raconter comment nous nous serons comportés, ta Fanny et moi.

A la fin de la journée, ce Marché-Concours sera fini pour nous. C'est moi qui suis chargé de te ramener à la maison, avec ta petite pouliche Bichette, qui à une même tâche au front que toi, et qui vient toujours vers moi pour recevoir des caresses.

Je prendrai à travers les pâturages pour ne pas devoir être sur les routes, surtout que ta Bichette a un peu peur des autos. Toi Flora, tu y es habituée depuis que tu sais travailler. C'est toujours toi qui es attelée à la charrette pour conduire le lait à la laiterie. Comme ils sont heureux de voir encore un cheval attelé, ils te donnent toujours quelques friandises. Tu ne veux jamais repartir sans avoir reçu ton sucre et t'être fait cajoler par la fille du laitier, qui est du même âge que notre Marianne et sa meilleure camarade.

Ma mère m'a raconté que c'était déjà toi qui était attelée à la belle charrette, bien garnie de fleurs, le jour de son mariage. Elle sur le siège de devant, tout en blanc à côté de son père, sa mère et les autres derrière, tous avec les habits des grandes occasions. Après la messe de mariage, son père les a pris par la main, son nouveau mari et elle. En venant vers toi, il leur a dit : «*Voilà ma fille ton cadeau de mariage : ta Flora que tu aimes tant, avec la charrette. Vous en aurez du soin ; c'est une bonne bête. Elle vous donnera un poulain presque chaque printemps.*»

C'est comme ça que tu as fait partie de la famille, avant nous les enfants, et c'est encore toi qui était attelée pour aller à l'église nous y baptiser.

Tu vois : à mon avis, tu as toujours fait partie de ma vie. Si tu pouvais parler, tu pourrais tout me confier. Ta joie au printemps, après ces mois passés à l'écurie, de pouvoir courir dans les pâturages avec ton poulain. Ton grand chagrin l'automne quand tu reviens de la foire où ton poulain est vendu. Durant des jours, tu hennis pour crier ta souffrance parce que, tout comme nous, tu as un cœur qui bat et souffre.

■ La Chandolatte